

## GRAFFITIS

Dominick Parenteau-Lebeuf

Numéro 80, 1996

20 ans!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Parenteau-Lebeuf, D. (1996). GRAFFITIS. *Jeu*, (80), 128–133.

## GRAFFITIS

### Une situation plus ou moins dramatique

Ça se passe à Montréal  
pis ça commence en Italie  
juste au nord de St-Zotique  
dans des rues bordées d'basilic.  
Une auteure dramatique  
en mal de vocation  
sur un beau vélo bleu volé  
à grands coups d'pédales  
comme une lapine dédale.  
Une gang de Ritals  
dans une Fiat chromée  
partent après elle  
les fenêtres baissées...  
Bon, ça va faire la narration contrôlée.  
Pus de suspense : elle, c'est moé.  
J'prends à gauche dans une ruelle,  
mon cœur de voleuse martèle.  
Y sont où ?  
Kessé qui m'a pris ?  
C'tait-tu une si bonne idée ?  
Comment j'vais m'en tirer ?  
Aaaaaaaah !  
Coups de feu à proximité.  
Maman, viens m'chercher !  
Kesse j'ai faite,  
Notre-Dame-des-Sept-Douleurs,  
pour qu'y en veulent si fort  
à mon humaine complexion ?  
Brève seconde et quart de réflexion...  
Ben oui.  
C'est ça. Ça ne peut être que ça.  
J'suis mal tombée.  
J'ai piqué la bécane de snob  
du fils du Parrain d'la Mob.



Photo : Josée Lambert.

Fuck ! Maudite badluck de débutante !  
J'aurais dû faire comme tout l'monde  
pis lire le cahier Carrières et Professions !  
Mais là j'suis dans gouache  
pis en frais de lecture,  
j'ai même pas l'temps d'faire celle  
qui s'offre à moi sur les murs.  
Je longe dans l'ombre  
des rues banales  
bordées de concombres  
assoupis,  
mais j'me sens aussi discrète  
qu'un éléphant blanc sul'Grand Canal  
avec mon bicycle bleu brillant  
qui réfléchit.  
Dans ma tête honnête,  
c'est noir de monde  
qui m'pointe de doigts accusateurs.  
Heye ! Lâchez-moi !  
C'est la première pis la dernière fois !  
J'ai jamais rien faite de mal !  
C'est quoi un vol de vélocipède ?  
C'tu mal de vouloir une business rentable ?  
Silence.  
Okay, c'correct, j'ai compris !  
Ça va faire la culpabilité.  
À l'avenir, j'vais marcher !  
Pis à part de ça,  
garde-lé donc ton dix vitesses,  
p'tit Giovanni de mes deux fesses !  
Faque j'laisse la merveille à deux roues là  
à travers les ordures étalées et les sacs verts,  
une flaque de Méditerranée,  
une perle dans un collier de verre.  
Dommage !  
Y était beau, le damné calvaire.  
J'tourne le coin de la rue  
pis aussitôt autour ça se calme.  
Monsieur le Vicomte du Dérailleur  
gît dans la ruelle,  
la Pègre a abandonné sa poursuite  
et votre humble servante  
refoule le vacarme à l'intérieur.  
À part mon pouls qui bat vitesse grand V,  
tout va pour le mieux dans le meilleur des...  
Minute !  
Kessé ça ? Allô, la sécurité ?  
Kesse que t'as, ma tête, à buster ?

Woh !  
 C'tu normal des murs qui parlent ?  
 Ah ! non... ah ! non...  
 Chassez le naturel au galop,  
 il reviendra en cavale, c'est ça ?  
 J'avale, j'avale pour le r'fouler, mais...  
 y se r'pointe,  
 y me r'pogne,  
 y s'r'installe,  
 mon instinct théâtral...



François Desaulniers  
 (Timer), *Sun*, 1996.  
 Émail à l'huile sur toile.  
 Collection de l'artiste.  
 Œuvre tirée de l'exposition  
*la Jeune Relève  
 lanadoise*, présentée au  
 Musée d'Art de Joliette  
 (26 mai au 8 septembre  
 1996).  
 Photo : Suzanne Joly.

### J'parle aux murs

Le dialogue commence  
 pis y m'semble que j'me tiens  
 rue Drolet, derrière l'École nationale.  
*QUÉBÉCOIS DEBOUTS !*  
 Okay, pis une fois levés,  
 écoutez-moi sans faute :  
 les adverbes sont des mots invariables...  
 qui donnent à votre nom une détermination.  
 Faque...  
*PRENEZ DONC LA PORTE DE LA LIBERTÉ*  
 (c'est une grosse porte brune sur le mur de  
 chez Million de tapis et tuiles, rue Cloutier)  
 et assurez-vous, quand vous la refermerez,  
 qu'elle est bien barrée.  
 On sait jamais qui cé qui peut rentrer.  
 Vous voulez des exemples ? J'sais pas, moi...  
 Euh...  
 Aidez-moi, quelqu'un !  
*DES TÊTES RÉDUITES*  
 Merci, Monsieur le Marquis  
 du Viaduc de Rosemont.  
 C'est exactement à ça qu'y r'semble  
 le monde qui vole notre liberté :  
 une bande de p'tites têtes  
 avec des idées d'infinité.  
 En parlant d'mégalomane...  
 Y en a un qu'y est pus c'qu'y était :  
*MAUDIT DIEU SALE*  
 Y fait l'front page des portes de garage.  
 Quand tu r'gardes l'état d'la ruelle,  
 tu comprends pourquoi :  
 y se répand dans ses poubelles.  
 Y est pas juste sale,  
 y est irresponsable.  
 Heye ! J'Te parle !  
 Vas-tu falloir qu'on T'insulte



sur tous les murs de la communauté urbaine  
pour que Tu T'exécutes ?  
Ze papier in ze corbeille, Man !  
Pauvre Montréal à la dérive...  
*CITÉ INCANDESCENTE D'ORDURES ILLUMINÉE*  
J'en ai ras le moral.  
Le soleil se réveille dans des draps sales.  
Y va mouiller.



Photo :  
Robert Barzel,  
1982.

### Une pièce est un mur

J'claque la porte derrière moi.  
Déjà arrivée, déjà en haut des escaliers.  
La pièce que j'ai vue m'a descendue  
à deux coins de rues de mon trois et quart.  
J'rentre, j'me fais un sandwich  
pis j'fais comme j'ai dit :  
le menhir dans mon lit.  
J'me jette en forme d'ogive  
avec mon assiette  
dans ma mer violet(te) de draps défaites.

*OÙ PUIS-JE TE TROUVER ?*  
Ruelle Laval ?  
Non. Simplement dans mon trou.  
C'est-tu sul'Plateau ton... terrier, au moins ?  
Même pas...  
*NON MAIS COMMENT ÇA VA ?*  
Ah ! Pas ben fort.  
Ça a mal commencé pis ça va mal finir.  
Je rentre chez moi...  
pis j'me change en menhir.  
Une grosse pierre mystérieuse  
avec une longue vie tranquille.  
*VIVOTEZ FOREVER GANG DE MOUTONS,*  
qu'elle nous dit la rue Clark,  
pis j'suis ben d'accord avec elle.  
Mais attendez dans votre parc  
que je tombe patraque  
dans mes draps violet(te)s  
avant de sauter la clôture  
et d'aller manger  
*D'LA FONDUE ET DES BROCHETTES*  
rue Prince-Arthur.  
J'veux pas vous croiser en rentrant :  
vous me déprimez.  
La faim me prend.  
*NOIR*  
Silence.  
C'est quoi l'titre d'la pièce que j'viens d'voir ?

Nuit de cul.  
 Manquer un vol de vélo  
 pis se rendre compte,  
 après une expérience quasi mystique,  
 qu'un lot de graffitis fait plus d'effet  
 qu'un texte dramatique,  
 c'est rough.  
 J'suis nulle. J'suis ratée comme un auteur.  
 Y a pas à r'venir là-d'ssus.  
 Jusqu'à cette nuit, j'avais rien compris.  
 Une pièce, c'pas une peinture,  
 comme je l'ai presque cru,  
 c'pas une toile, c'pas une fresque :  
 une pièce, c't'un mur  
 pis ses répliques, des graffitis.  
 Le graffiti, c't'un risque,  
 mais une fois qu'y est pris,  
 c't'une libération  
 comme un personnage qui se meurt  
 de dire c'qu'y a à dire  
 pis que son auteur lui fait cracher l'motton.  
 Je l'ai vu cette nuit :  
 les murs deviennent d'la littérature,  
 deviennent quèque chose à lire,  
 deviennent des pans de vie,  
 des places où vivre et mourir,  
 faque faut laisser le monde les remplir  
 de toutes leurs significations.  
 Mais attention !  
 Faudrait peut-être laisser d'la place au maçon,  
 au moins juste un pont,  
 pour que du titre au noir,  
 grimpé sur son tablier,  
 il reconnaisse la marque de sa truella  
 dans sa mémoire.  
 Les coups  
 schlack !  
 schlack !  
 schlack !  
 qu'il donnait dans l'effort,  
 baptisant chaque brique,  
 écrivant chaque réplique  
 en intitulant chacune d'elle.  
 Des coups de truella  
 comme des punch lines.  
 Des pages blanches pour les futurs graffiteurs.  
 De l'espace imaginaire pour des idées à naître.  
 Le menhir que je suis roule en bas de mon lit



Photo : Josée Lambert.

et atterrit face à face avec le livre que je lis.  
Les mots *PANIQUE À LONGUEUIL* s'inscrivent  
comme un graffiti sur la page-titre.

Un  
deux  
trois mots  
Moi qui suis même pas capable  
d'en écrire plus que ça en ligne...  
Tiens... Pourquoi pas ?

### **Happy End**

Sa présence, on l'exprime comme on peut.  
Moi, j'ai découvert que j'peux intituler.  
J'ai pas l'souffle pour aller plus loin,  
mais j'peux donner la poussée aux autres  
dont le cardio-vasculaire littéraire  
est plus développé.  
L'important, c'est de pas oublier l'impact.  
Faut que ça fasse sa job.  
Pas comme un Molière  
remonté comme une vieille horloge  
pour la huit centième fois.  
Faut que ça fasse sa job.  
Faut que ça fasse  
des balafres sur les peaux  
des tatouages d'images dans l'cerveau  
des taches d'encre magnifiques  
qui partent pus au lavage  
du géant  
du désespérant  
du rentre dedans.  
Y en a  
plein  
dans ma tête  
des mots choc.  
Je l'sais : ça fait deux mois  
que j'les spray sur mes murs en gyprock  
pis qu'les auteurs viennent  
pis qu'y m'les troque  
contre des bidoux.  
C'est cool.  
Depuis qu'j'ai lâché les vols de bicyclettes  
pis les entreprises dramatiques,  
j'me suis lancée en affaires :  
j'transige des titres ! ♦